

**D.F. DANS L'EST
LES ALLEMANDS
ONT ASSASSINÉ
Robert - Espagne
VILLAGE DE LA MEUSE**

**Et 2.000 des nôtres pleurent
-- leurs parents suppliciés --**

De notre envoyé spécial Georges LE FEVRE

La commune était située à dix kilomètres de Bar-le-Duc, sur les rives de l'Ornain et de la Saulx. Elle s'appelait Robert-Espagne. Cela étonne, n'est-ce pas, qu'on puisse parler d'un village à l'imparfait, comme d'un être disparu ou d'un mort. Et pourtant, comment dire ?... Robert-Espagne, village de la Meuse, né au XII^e siècle, est mort il y a quinze jours à peine, assassiné par les Allemands, le 29 août 1944. trois jours avant l'arrivée des Américains.

C'est ainsi que, venu dans la Meuse pour y entendre le son joyeux des cloches de la libération, je ne perçus, samedi dernier à Bar-le-Duc, que l'écho d'un glas.

Le drame ?

Semblable à ceux qui ensanglantèrent la France depuis quatre ans. Mais plus révoltant parce que plus inutile.

Midi. Le soleil est haut. La grand'rue du village est déserte. Les volets sont clos. C'est l'heure où chacun mange la soupe dans la cuisine fraîche, où l'homme dit à la femme : « On signale des Américains à Sermaize. Paris est libéré. »

- Nous ne tarderons pas à l'être, répond le fils.

A ce moment, des coups sont frappés à la porte.

- Va voir !

Trois Allemands ! Pas possible ! On n'en avait pas rencontré sur les routes depuis quelques jours. Et voici qu'ils sont encore là ! Des SS. Des durs.

- Suivez-nous.

- Pourquoi ?

- Suivez-nous.

Et voici qu'ils prennent le père et le fils.

Dehors, quelques gars du pays attendent, surveillés par quatre porteurs de mitraillette.

- Bah ! dit l'homme à sa femme, c'est encore pour une corvée... Nous reviendrons ce soir... Tâche de savoir où ils nous rassemblent et tu nous apporteras un casse-croûte pour la nuit.

52 croix de bois

La rafle dura plus d'une heure. L'Allemagne exigeait les hommes, tous les hommes, jeunes ou vieux. Le village de 900 âmes en comptait 170, de quinze à soixante-cinq ans. Mais on n'en trouva que 52. Quelques-uns étaient aux champs, d'autres avaient réussi à fuir.

Et à mesure que les rabatteurs montaient la rue du village qui conduit à la gare, le cortège grossissait. En tête, le brigadier de gendarmerie était là avec ses hommes en tenue. Et le maréchal ferrant avec son fils : et l'épicier avec son fils : et le facteur... tous, quoi. Tous ceux que les SS avaient pu atteindre à cette heure.

Cela fit, je l'ai dit, 52 hommes rassemblés sous le grand préau couvert, en face de la gare. Cinquante-deux hommes devenus soucieux. Pas trop inquiets pourtant. Dame !... Quand on n'a rien fait...

- Car ils n'avaient rien fait, Monsieur, gémit une pauvre voix à mes côtés, tandis qu'une femme en deuil me désigne les 52 croix de bois plantées côte à côte, de part et d'autre d'une croix plus grande et plus haute, faite de deux solives calcinées.

Tout ce qui reste aujourd'hui de Robert-d'Espagne, avec l'église, intacte, dont le clocher d'ardoise domine ce néant.

Vernichtet. Nous avons entendu souvent ce mot là dans leurs communiqués. Un mot à eux, tiré de leur vocabulaire de nihilistes. Plus qu'un mot : un système.

On arrive dans un village lorrain avec une demi-section d'automates, de ces mannequins bâchés et camouflés aux couleurs de la pourriture. On frappe à la première maison et, si la femme tarde à ouvrir, on défonce la porte à coups de crosse : « *Heraus* » (dehors).

Et l'une après l'autre, ainsi, les 200 maisons sont vidées, fouillées, pillées. Dans les camions qui attendent près de chaque seuil, la sinistre équipe entasse son butin. Porte après porte l'opération se renouvelle. Porte après porte le nombre des prisonniers augmentent. Parqués près de la gare, ils attendent à présent qu'on décide de leur sort.

Mais l'heure, pour eux, n'est pas encore venue.

Une foule pleure

La voix du prêtre, dans l'église, se fait plus sourde, en évoquant cette journée de cauchemar. Dans la nef tendue de noir une foule en deuil, debout, se presse, immobile et silencieuse ; elle déborde le porche, s'agglomère au milieu des ruines. Tous les survivants de Robert-Espagne, tous les survivants de Couvanges et de Beurey, martyrisés eux aussi, sont venus ensemble pleurer leurs morts et leurs décombres.

Rien. Il ne reste plus rien, que des pierres calcinées, des tôles noircies, des fers tordus. Une aïeule erre, au hasard, hésite, revient sur ses pas, ne retrouve plus son chemin dans ce qui fut son village natal. L'essence et la grenade incendiaire n'ont laissé debout que la hotte des cheminées, la rampe de fonte d'un balcon, le squelette d'un vélo, la carcasse d'un poêle.

Sont-ce ces humbles débris auxquels fait allusion l'homme de Dieu lorsque, tourné vers ses fidèles, il les adjure, il les supplie de ne pas perdre courage ? Veut-il parler de ces résidus sordides lorsqu'il ajoute : « Et nous relèverons ce qui peut être relevé ! »

La foule répond à cette voix par un long gémissement. J'ignorais jusqu'à ce jour ce que pouvait être l'accent de la douleur collective. Ils sont là 2.000 qui sanglotent : veuves, orphelins, frères, cousins, parents, amis, venus des bourgs voisins, venus de Commercy, de Bar-le-Duc... 2.000 qui tournent vers la voix consolatrice, leurs visages ruisselants de larmes.

Alors, submergé par cette immense vague de détresse, le prêtre chancelle, se courbe, appuie le front sur le rebord de sa chaire et pleure à son tour comme un petit enfant.

Deux témoignages

Mais tout n'est pas dit que l'assassinat de Robert-Espagne, de Beurey et de Couvanges. Paul Baud, un gars d'Haironville, village situé à quelques kilomètres, a pu réussir à s'échapper cinq minutes avant le massacre des 52 martyrs. La femme de Paumier, le chef

de gare, réfugiée à 20 mètres du talus au sommet duquel s'allongent aujourd'hui le tertre et les croix de bois de la fosse commune, a vécu jusqu'au dernier instant le supplice de son mari et de son fils.

Deux gémissements. Deux témoignages.

Deux sanglots qu'il nous faut entendre encore, mêlés aux cris de joie d'une Lorraine en partie libérée.

D.R. Extrait de la une du quotidien *Défense de la France* (D.F.), journal de la Résistance créé en 1941, futur *France soir*, datée du samedi 16 septembre 1944.